

Inspirée du projet Worldmapper, cette carte représente les pays selon le PIB par habitants et permet de visualiser les inégalités à l'échelle internationale.

ENTRETIEN AVEC RAPHAËLE BENISTY, RÉALISATRICE DE *LE MOT JE T'AIME N'EXISTE PAS* – COMPÉTITION INTERNATIONALE – MERCREDI AU TAP CASTILLE

CUMULANT LES HISTOIRES TERRIBLES, ELLES S'ANNULENT

Quand on rencontre Raphaële Benisty, la première chose qu'on remarque, c'est son aisance dans l'échange et dans le contact. Elle continue ainsi le geste du film et nous rapproche des interprètes en nous expliquant leur histoire.

Il n'y a rien de plus important que les mots. Apprivoisés par une image en noir et blanc, permettant la radicalité comme l'intimité dans la parole. Elle nous a expliqué que le noir et blanc n'était pas son premier choix, qu'elle se l'interdisait, le pensant « réservé » aux films d'auteurs des années 60. Après un essai, elle a cependant adopté ce procédé, qui permet la mise en valeur totale des mots et tisse le lien entre les trois univers, les égalisant sans les banaliser.

Quant à sa préférence pour les plans serrés, elle explique les avoir choisis car « plus la caméra se rap-

proche et plus les gens l'oublie », se sentant moins épiés. Cette focalisation, qui peut paraître intrusive, permet un réel décentrage, une concentration sur les mots sans pour autant les détourner.

On retrouve cette idée de recul dans l'opposition entre l'interprétariat et la médiation culturelle, cette dernière imposant un décentrage culturel qui évite les malentendus et les surinterprétations. Il s'agit de « Redonner une humanité à chacun en essayant de se défaire de ses propres stéréotypes. » La réalisatrice insiste sur la difficulté que cela représente, sur le plan personnel aussi bien que par la faute des institutions, qui, à la marge des réalités sociales, provoquent une fictionnalisation des récits afin qu'ils « collent » aux conditions de demande d'asile et à l'image de victime parfaite.

Elle nous a aussi parlé de la difficulté qu'elle a eu d'obtenir l'autorisation de venir filmer dans les bureaux de l'OFPPRA (Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides), une première pour cette organisation, qui a cependant agréablement reçu le documentaire.

Pour la plupart des interprètes, les histoires auxquelles ils sont chaque jour confrontés font écho à leur propre parcours, et ils doivent trouver des moyens de se protéger et de prendre de la distance. D'un autre côté, « cumulant les histoires terribles, elles s'annulent ».

De la même manière, Raphaële Benisty se protège par la distance qu'offre la caméra ou en se concentrant à la place sur des problèmes techniques, « plutôt que de vivre l'instant »..

Jeanne et Aurélie



Anarchismus gegen Maschinen

Ici, vous auriez pu lire une critique de *Unrueh [Désordres]*. Mais l'étudiant chargé de la rédaction de l'article est parti rejoindre une communauté libertaire dans le Jura Suisse. Ayant compris que les nouvelles technologies étaient au service de l'ordre dominant et non pas de l'émancipation du peuple, il a jeté son ordinateur et son téléphone par la fenêtre. Désormais, il

lit des livres en papier : *L'entraide* de Pierre Kropotkine, *Technocritiques* de François Jarrige et *Captain Swing* de Rude et Hobsbawn. De toutes manières, comme il vit en forêt au rythme du soleil, il n'aurait pas pu rendre son article à temps.

Attention, le visionnage du film de Cyril Schäublin pourrait vous donner des envies similaires.

Nell Ludd

Avant de rejoindre King Ludd, je vous envoie ce petit texte sur Désordres...

CECI N'EST PAS UN BIOPIC DE KROPOTKINE

Dans un biopic, un personnage célèbre est au centre des regards. La caméra et partant le spectateur scrutent ses gestes, boivent ses paroles. Y guettent les marques de l'exception, les prémises du génie, les preuves de l'élection. Le biopic est d'essence monarchiste.

Un biopic anarchiste est une contradiction dans les termes. A moins de décentrer. Dans *Désordres*, le personnage qui emprunte son nom à Piotr Kropotkine, figure majeure de l'anarchisme du dix-neuvième siècle, n'est jamais au centre. Sur le modèle de certains jeux d'enfants, on pourrait, pour chaque plan du film de Schäublin, jouer à se demander : où est Piotr ? Parfois il est là dans un angle, en profondeur de champ,

d'abord inaperçu, anonyme parmi un groupe. Parfois il n'y est pas du tout.

Et quand il y est, que fait-il ? Pas grand chose. Il est là. Il passe par là. Il passe par ce bourg suisse débonnaire mais vibrant des secousses historiques de l'insatiable fin de siècle. Il n'est pas l'objet de l'attention, il prête attention. Il regarde le propriétaire de la fabrique de montres et néanmoins maire poser devant l'objectif pour une réclame. Il voit des anarchistes de la fédération jurassienne fraîchement née refuser de prêter allégeance à la nation. Il s'arrête sur un chœur d'ouvrières chantant la fraternité prolétaire transnationale. Il admire les artisans rassemblés en coopérative pour limiter les dégâts de leur enrôlement dans le salariat. Il écoute une ouvrière-horlogère lui expliquer

son travail minutieux, minutieuse dans l'expression aussi, concentrée sur ses mots comme elle le serait sur le mécanisme d'une montre, lumineuse parmi les frondaisons de la forêt où tous deux, chemin faisant, se sont isolés. À ce moment ce n'est pas la prolétaire qui tombe amoureuse du prince russe, mais le prince qui tombe amoureux de la prolétaire.

À tous ces gens, l'éminent Kropotkine n'a rien à apprendre, et tout à apprendre d'eux. Parfois, sur son visage placide, un sourire se devine et il est d'admiration, de joie. C'est donc possible. S'organiser autrement est possible. Tout est possible. L'humanité ne fait que commencer.

François

LA CONFIANCE C'EST BIEN, LE CONTRÔLE C'EST MIEUX

“Un phénomène inconcevable : personne ne contrôlait plus rien.” “On ne peut pas imaginer qu'il n'y ait plus de sécurité.” “Leurs convictions étaient dangereuses [...] on devait intervenir car la manière dont ils expriment leur point de vue n'était pas admise.” “Nous avons pour mission d'observer et de contrôler chaque parcelle du territoire. La loi était de notre côté.” “Il y a des gens qu'il faut forcer à être heureux.” “Pour faire régner l'ordre, nous étions souvent obligés de transgresser la constitution. Comment aurions-nous pu autrement [liste d'actions illégales de surveillance] ? N'importe quel service secret agit ainsi.” “Nous voulions prouver que notre ordre était le meilleur.” “Nous n'avions pas que les ennemis de l'Etat à affronter, il y avait aussi l'indifférence du peuple.” “Le premier devoir des collaborateurs c'est la prudence, une saine méfiance envers tous et chacun.” “La confiance c'est bien, le contrôle c'est mieux.” “Le travail avec la source humaine était notre arme principale.” “L'essentiel, c'était de récupérer des informations qui vous permettaient de désigner l'ennemi.” “La STASI avait plus peur du peuple que le peuple de la STASI.” “Un jour, on aura de nouveau besoin de nous.” “Ce que j'ai fait ne me paraît pas absurde, si je le pensais, je perdrais la tête.” “Penser neuf, comment fait-on ?” “Nous avons contribué à écrire une page d'histoire, et maintenant on nous jette à la rue.” “Ils exigent la liberté, la liberté, la liberté...” “Soudain, le pire était là : le peuple était devant nous et criait : Pas de violence !”

Ce sont des extraits de l'histoire du Major S, ancien officier de la STASI. Il nous les raconte après son licenciement, peu après la chute du Mur. Son parcours est dans ce film illustré. Comme l'a expliqué Frederico Rossin à la suite de la projection, il y a une certaine manipulation des images

à l'œuvre. Celles-ci s'accumulent sans souci du factuel. Tout est, pour le réalisateur, permis pour créer un sentiment de réel. Il n'y a jamais de contrechamp, si bien que des images sans rapport avec la propagande STASI sont tellement englouties par le discours qu'elles finissent par être assimilées. Le réalisateur “ne croit pas aux images, il les utilise” (F.R.), car tant que le discours est puissant et sert ses idéaux, la vérité peut être altérée. Si on a souvent l'impression que les images “collent” au discours, elles ne font en réalité que le servir, et le sentiment de réel, provoqué, n'est que factice. Si bien qu'on ne sait plus où s'arrête le documentaire et où commence la fiction.

En conclusion du film, un parallèle est tiré entre ce monde et le nôtre, avec les caméras de surveillance du Berlin actuel filmées sur la fin du discours du Major S, continuant le geste d'une surveillance paranoïaque.

Jeanne et Aurélie

Le film est inspiré du livre
Pour l'amour du peuple, un officier de la STASI parle



LES DÉFIS UNIVERSELS DE L'IDENTITÉ

Le film *Ailleurs Partout* nous transporte dans le tumulte émotionnel et la recherche d'identité d'un jeune iranien, Shahin, confronté à l'incertitude et à l'isolement dans sa quête d'asile. Avec une narration immersive portée par une voix off féminine, le film explore de manière originale les pensées et les doutes qui assaillent Shahin alors qu'il cherche à construire un avenir incertain.

L'histoire d'un homme en quête d'une vie meilleure résonne profondément alors que Shahin se questionne sur son avenir et sur la possibilité même de se projeter. Le film offre une perspective intime sur les défis auxquels sont confrontés les demandeurs d'asile, dépeignant avec justesse les moments d'espoir, mais aussi les moments sombres de dépression et d'ennui.

Ce qui rend *Ailleurs Partout* particulièrement captivant, c'est sa manière

innovante de raconter l'histoire de Shahin. Les textes poignants et l'importance accordée au son créent une atmosphère qui permet au spectateur de vivre pleinement les expériences de Shahin. Les échanges de SMS et les enregistrements vocaux ajoutent une dimension réaliste à son voyage, renforçant le lien émotionnel entre le public et le personnage principal.

Alors que Shahin fait face à l'attente interminable et à la désillusion, le film refuse de se focaliser uniquement sur sa traversée physique, préférant explorer les profondeurs de son être et ses désirs les plus intimes. Chaque rencontre et chaque obstacle sur son chemin sont autant de moments de réflexion et d'introspection, offrant au public une expérience cinématographique à la fois contemplative et émotionnellement captivante.

La rencontre de Shahin en Grèce et son arrestation ultérieure ajoutent une dimension tragique à son périple, soulignant les dangers et les épreuves auxquels sont confrontés de nombreux demandeurs d'asile. Pourtant, même dans les moments les plus sombres, l'espoir persiste, symbolisant la résilience et la force de Shahin face à l'adversité.

Ailleurs Partout est bien plus qu'un simple récit de migration. C'est un voyage émotionnel et intellectuel qui invite le spectateur à réfléchir sur les défis universels de l'identité, de la quête de liberté et de l'espoir en des lendemains meilleurs. À travers le regard de Shahin, nous revisitons le monde avec une nouvelle perspective, marqués par l'étrangeté et la beauté de son parcours.

Charlotte

PAR MESURE DE SÉCURITÉ

UN MONDE DE MURS ET DE CAMPS

On dit que notre époque est celle de l'échange et du mouvement. Pourtant, les murs-frontières sont de plus en plus nombreux à travers le monde. Bien qu'ils répondent parfois à des objectifs militaires (entre les deux Corées ou entre Israël et les territoires palestiniens), ces dispositifs sont essentiellement installés contre les populations civiles. Ils sont présents en Europe, en Amérique du Nord et en Asie. La plus longue se trouve d'ailleurs entre l'Inde et le Bangladesh.

Palissades de bétons, grillages, barbelés : ces barrières hypocrites n'ont pas tant vocation à fermer les frontières qu'à mieux les contrôler. Il s'agit de limiter les points de passage possibles pour faciliter le tri entre les personnes autorisées à se déplacer et les autres. L'érection des murs est indissociable du développement des dispositifs et technologies de contrôle des mobilités. Par exemple, la frontière ultra-sécurisée entre les États-Unis et le Mexique est également la plus franchie au monde.

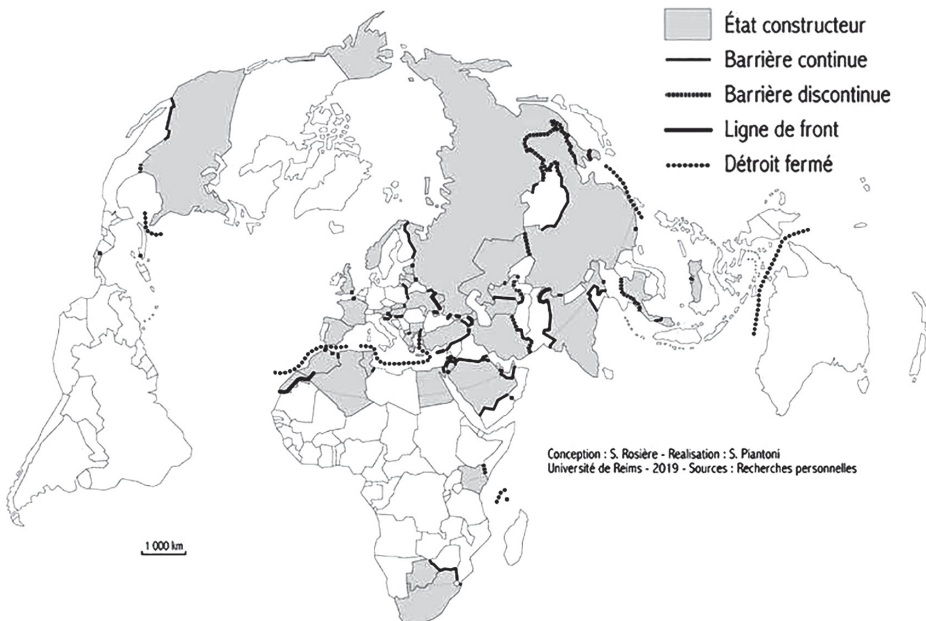
Des pays qui se barricadent, des déplacements surveillés pour des rares privilégiés, et des indésirables enjoins à rejoindre les camps de déplacés. Voilà l'autre visage de notre planète mondialisée.

Karlano Nymous

Pour aller plus loin :

Frontières de fer : le cloisonnement du monde, Stéphane Rosière, éditions Syllepse

L'obsession du mur : politique de militarisation des frontières en Israël et aux États-Unis, Damien Simonneau, aux éditions Peter Lang



Le jeu des 7 erreurs



AGENDA DU SAMEDI 17 FÉVRIER

10H30 - 12H30 TABLE RONDE

Discussion en présence des cinéastes de la compétition
Médiathèque

14H - 15H30 SÉANCE SPÉCIALE

Un printemps de square de Denis Gheerbrant - TAP Castille

16H - 18H30 HOMMAGE

Le Mandat de Ousmane Sembène - TAP Castille

15H - 17H SÉANCE D'ÉCOUTE SONORE

Enfermé.es nulle part
d'Antoine Bougeard et Nausicaa Preiss - Grenouilles

19H - 20H30 CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX
TAP Castille

21H - 23H FILM DE CLÔTURE

Apolonia, Apolonia de Léa Glob - TAP Castille

Traversez la rue... n°4 / Jeudi 15 février 2024

Journal du 15^e festival Filmer le Travail

Rédaction : Gwenaëlle De Dona, Aurelie Duvivier, Camila Rocha Florescano, Lisa Le Goaziou, Charles Grzybowski, François Bégaudeau, Gwendal Guillard, Guillian Hutchinson, Victor Maisonneuve, Mathilde Boutin Noël, Isabelle Taveneau, Charlotte Plat, Jeanne Steinhausen.

Mise en page : Thomas Dupuis, éditions Flibl

Le journal *Traversez la rue* est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par *Filmer le travail* depuis novembre 2023 avec un groupe d'étudiants de l'Université de Poitiers.

Financé par la
cvéc

Université
de Poitiers

Crous
Poitiers

Charabie's blues

Aujourd'hui, retour en enfance,
Loin des docus, du flux intense,
Pas de pression ici.

Des cris, des rires, plein la panse,
Et des gamins qui se balancent,
Une salle bien remplie.

De la couleur en abondance,
De la musique, de la danse,
Des oiseaux, des ours, des souris.

La nostalgie s'enclenche,
Des mots jusqu'au silence,
Les souvenirs d'une vie.

L'aquarelle en autosuffisance,
L'imaginaire en coexistence,
Une bien douce poésie.

Une histoire belle de sens,
Met parfois une triste ambiance,
Des flics, des malappris.

La musique dans son absence,
Donne au peuple sa résistance,
Et nous, qu'est-ce qu'on en rit.

Un film rempli de bienveillance,
Offre aux enfants une belle séance,
On retrouve le soleil à la sortie.

On retrouve le soleil à la sortie,
De Poitiers jusqu'en Charabie.

Guilian



Dessins : Camille
d'après Ernest et Célestine

RENCONTRE AVEC MATTIA FILICE, AUTEUR DE MÉCANO - MERCREDI 14 FÉVRIER À LA MÉDIATHÈQUE FRANÇOIS MITTERRAND

RETRANSCRIRE CE QUE J'ENTENDS DEPUIS 15 ANS

Je n'ai pas lu le livre à l'origine de cette rencontre. J'étais intéressé parce que j'ai une amie qui travaille dans "l'Entreprise", je la vois beaucoup moins depuis qu'elle y est entrée et son monde me paraissait finalement très mystérieux. Des trains, j'en ai pris, beaucoup, comme tout le monde.

Mais les chauffeurs de trains par contre, je n'en ai pas vu beaucoup. Et des gens qui conduisent des trains, on n'en croise pas tous les jours. Leur travail me paraît flou, on a du mal à imaginer une "journée type" du mécano. En a-t-il vraiment une ?

Mécano, c'est d'ailleurs le titre du livre. Et Mattia Filice, son auteur, nous explique parfaitement le métier de Mécano. On l'écoute attentivement et avec beaucoup d'intérêt, même si, maintenant, je me sens un peu bête de ne pas l'avoir lu ce livre. Heureusement pour moi, les voisins du public l'ont lu et ont plein de questions.

J'en apprends plus à travers leurs discussions sur la réalité du terrain, de la difficulté que c'est, de la responsabilité, du manque de sens, des cauchemars et du stress. Mais aussi, je découvre l'humour du livre, la touche particulière de l'écriture, cette touche de rythme et d'oralité

qu'on retrouve et surtout la camaraderie des chauffeurs de train et de l'importance de leur combat.

C'est aussi tout un travail d'écriture qu'on nous raconte. Comment faire pour apporter sa touche d'originalité aux sujets déjà traités ? Comment faire pour être fier de ses écrits ? Comment faire pour écrire un livre qui nous parle à nous, mais aussi pour ceux sur qui on écrit ?

Comment faire pour dresser une image réaliste et respectueuse des sujets que l'on traite ?

Je ne sais pas si c'était le but de cette rencontre, mais il m'a donné très envie de le lire, son livre. Merci d'écrire le travail.

Guilian

Certains passés par là m'ont conseillé de ne pas parler service public c'est passé de mode il faut insister sur l'ambition entendez évolution de carrière monter les échelons être un Ouineur

Extrait de *Mécano*

“Toutes les traditions sont issues d’une modernité, c’est la pratique qui fait l’ancienneté”

En 2004 sortait *Moolaadé*, dernier film du réalisateur sénégalais Ousmane Sembène. Récit de tensions, d’oppressions et d’émancipations, le film raconte l’histoire d’un village sénégalais où se heurtent les conventions sociales traditionnelles à la quête de liberté et de justice.

Collé Ardo, femme forte et courageuse, a refusé il y a sept ans que sa fille soit excisée en en faisant ainsi une “bilakoro”. Lorsque quatre fillettes viennent se réfugier chez elle pour échapper à ce rite ancestral, celle-ci décide de leur accorder le “moolaadé” forme de droit d’asile sacré inviolable s’attirant ainsi la colère des hommes du village et des femmes chargées de “purifier” les jeunes filles.

Avec une image au service du récit et une photographie incroyable, Ousmane Sembène parvient à mettre en lumière les tensions entre modernité et tradition qui

traversent ce village. L’œuf d’autruche centenaire est remplacé par une antenne télé tandis que les hommes tentent de conserver leur pouvoir patriarcal. La thématique de l’excision, sujet central du film sur lequel le réalisateur se renseignait depuis les années 70, se mêle avec une multitude d’autres intrigues imbriquées les unes dans les autres offrant ainsi une histoire foisonnante aux spectateurs.

Moolaadé est, selon Thierno Ibrahima Dia qui animait la séance avec Valérie Berty et Renaud Boukh, “le film le plus panafricain” d’Ousmane Sembène mêlant acteurs maliens, ivoiriens et sénégalais et prenant pour décors un village burkinabé pour en faire un “village africain universel” où se mêlent les langues. Autopsie des coutumes et observatoire de la transition vers une modernité, *Moolaadé* est un film à voir.

Victor

L’AFRIQUE VICTIME DE SES RICHESSES



La salle se rallume face à mes yeux humides. Non, je ne demande pas le micro. Pas envie de mettre des mots sur *Bamako*. Pas tout de suite. Laissez-moi au milieu de ces hommes et de ces femmes qui se succèdent à la barre. Je voudrais rester habité par la sincérité brute de leurs regards. Ils crient la souffrance et l’espoir des peuples africains. J’aimerais entendre, encore un peu, la lumière chantée par Melé (Aïssa Maïga). Elle traverse l’espace, indifférente au procès qui s’y déroule. La société civile juge la Banque Mondiale et le FMI. Melé ne parle plus à son mari Chaka (Tiécoura Traoré), pauvre et sans emploi.

Les institutions internationales sont accusées de maintenir l’Afrique dans la misère. Elles aspirent les

économies locales en exigeant des remboursements avec des intérêts exorbitants. D’imposer des règles du jeu qui profitent aux pays du Nord. Les plaidoyers des juristes s’appuient sur les chiffres de la malnutrition et de la baisse de l’espérance de vie. Abderrahmane Sissako montre un couple qui se délite, un malade qui souffre, un instituteur qui ne trouve pas les mots pour s’exprimer. L’intensité de son silence renforce les cris des témoins précédents.

Après la projection, le journaliste sénégalais Thierno Ibrahima Dia revient sur l’écriture inédite de l’œuvre. Le documentaire se mêle à la fiction, et beaucoup de protagonistes jouent leur propre rôle. En associant des personnages africains et français

dans les deux camps, le réalisateur montre que des occidentaux s’engagent en faveur de l’annulation de la dette. Et que des Africains participent aussi à ce système. Ainsi, le spectateur européen se sent concerné et inclus dans la partie civile, car le capitalisme mondial impose ses règles d’austérité partout sur la planète et détruit aussi les économies des pays d’Europe. La montée du terrorisme, l’exil économique, les bouleversements géopolitiques : Bamako annonce tous les thèmes qui agitent aujourd’hui l’actualité internationale. À plusieurs reprises, on peut d’ailleurs deviner des clin d’œil à Timbuktu, film que Sissako réalisera huit ans plus tard.

Dans ce film intense et dense, les métaphores abondent. Chaque phrase et chaque image pourraient être décortiquées. De l’enfant qui pleure à l’avocate qui plaide, tout est argument, charge, pièce à conviction. Mais je suis encore trop imprégné par de ce quasi-huis clos pour en proposer l’analyse. Avant de quitter la salle, je reste un peu avec Zégué Bamba. Le vieil homme se lève pour délivrer longuement sa parole chantée. Personne n’interrompt, personne ne traduit : le désir de justice est un langage universel.

Charles